

17 Février 1931

# LA GLORIEUSE RENTRÉE

De Prangins à Sibaud

1689



1689

Publié par la Société d'Histoire Vaudoise  
TORRE PELLICE



ooo 17 FÉVRIER 1931 ooo

---

# LA GLORIEUSE RENTRÉE

---

:: De Prangins à Sibaud ::

(1689)



*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise  
pour les Familles Vaudoises, à l'occasion du 17 Février 1931.*





**L**A série de nos petites publications commémoratives nous amène à rappeler, cette année, l'évènement le plus palpitant, l'épopée la plus merveilleuse de l'histoire de nos pères, qui est pourtant si riche en épisodes intéressants et émouvants.

Décimés par de terribles épreuves, arrachés à leur pays, épars en différentes contrées, à la merci de la charité des peuples protestants, ils ne formaient plus un peuple et faisaient penser à un arbre déraciné du sol natal, privé de la plupart de ses branches et de son feuillage, ballotté ça et là par les orages de la vie.

Cependant Dieu veillait sur l'Israël des Alpes. Un fil continuait à relier les groupes épars et même les isolés, disséminés depuis le Léman jusqu'à la Mer du Nord et l'Angleterre. Ce fil était entre les mains d'Arnaud, à l'esprit éveillé, à l'âme hardie, doué d'une force de caractère indomptable et d'une activité inlassable. Il était d'ailleurs assisté des conseils que l'expérience dictait à Josué Janavel, que l'âge et son état de santé empêchait de se mettre, une fois encore, à la tête des guerriers vaudois.

D'autres collaborateurs, qui préparèrent le succès de cette entreprise, étaient les capitaines Robert, de Saint-Germain, Pellenc, du Villar, Laurent Tron, du Pomaré, Michel Bertin, d'Angrogne, Pastre Friquet, de Pragela, et, en haut lieu, le puissant Guillaume d'Orange, qui dirigeait à la fois la politique du royaume d'Angleterre et de la florissante république des Pays-Bas.

Ce n'était donc pas à l'aventure que cette poignée de montagnards se lançait, à travers des pays ennemis, pour reconquérir une contrée lointaine.

Néanmoins, ils étaient grands les périls qui les menaçaient, nombreux et acharnés les ennemis, qui s'apprêtaient à traverser leurs desseins et à les exterminer jusqu'au dernier.

Pour exécuter leur projet, ils allaient quitter, peut-être sans retour, leurs compagnes et leurs enfants sur la terre d'exil. Que de chances d'insuccès devait flotter dans leur imagination, que de dangers semés sur leurs pas, que de forces s'opposant à leurs faibles ressources !

Toutes ces considérations avaient été longuement examinées et pesées dans leurs réunions secrètes à Genève, et chaque fois Janavel avait raffermi leur courage en leur répétant : *Que rien ne soit plus fort que votre foi !*

Plus et mieux qu'un acte admirable d'héroïsme, c'est en effet un acte de foi qui a pu permettre à quelques centaines d'hommes, manquant de tout ce qui constitue une armée régulière, de réussir, contre des Puissances formidables, dans l'entreprise, dont nous allons rappeler les moments principaux.

## A PRANGINS.

Sur la rive occidentale du Lac Léman, entre Nyon et Rolle, le lac a creusé une petite baie, protégée par le promontoire de Promenthoux. En cet endroit, la route, qui relie les différentes villes du Canton de Vaud, est à quelque distance de la côte, et l'on en est séparé par le bois de Prangins, apte à dissimuler la présence d'un bon nombre de personnes.

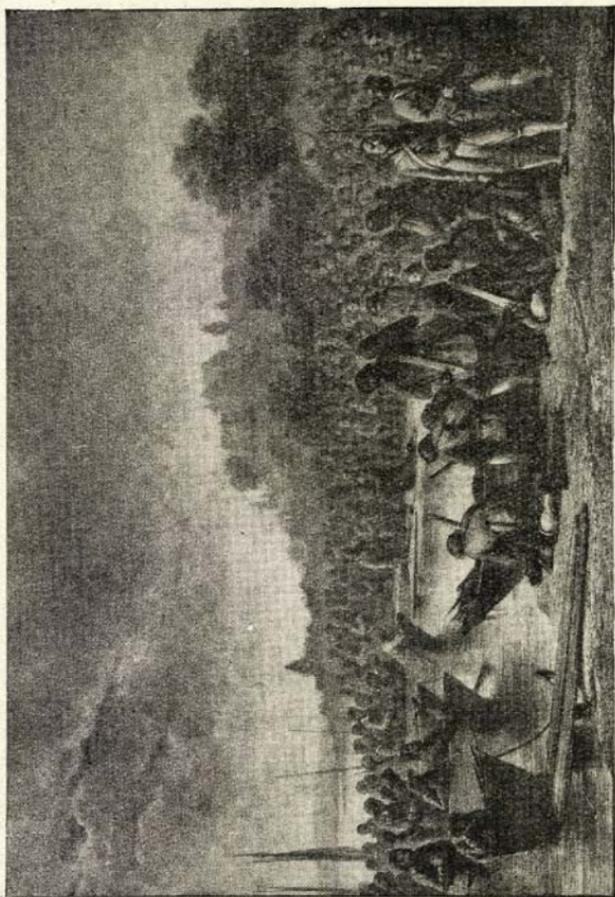
D'autre part, le lac, en cet endroit, se rétrécit, car la rive savoyarde y présente un promontoire assez prononcé.

Tel est l'emplacement que les chefs des Vaudois exilés, avec une grande sagesse et prudence, avaient choisi comme lieu de rendez-vous, pour partir de là à la conquête de leurs Vallées sur les deux armées de France et de Savoie. Entreprise hardie, folle même ! Mais combien de fois Dieu ne s'est-il pas servi des choses folles aux yeux du monde pour confondre les sages ? Il y avait là des hommes enflammés d'un amour passionné pour leur sol natal, résolus à y rallumer le flambeau de l'Évangile, brûlant du désir d'obtenir la libération de leurs pasteurs, retenus prisonniers contre la foi des traités, et qu'on leur rendit les centaines d'enfants qu'on leur avait enlevés pour les élever dans la religion de leurs massacreurs.

Surtout, il y avait des hommes de foi, décidés à se sacrifier pour la sainte cause, confiants dans la justice et la puissance

du Dieu des armées ; et Dieu a couronné d'un succès inespéré leurs nobles efforts.

Certaines circonstances rendaient le moment particulièrement favorable. A l'ouïe des deux premières tentatives de rentrée, le duc avait garni de troupes tous les passages de la vallée



Le départ de Prangins.

d'Aoste et de la Savoie. Il les avait retirées depuis, soit parce que les Vaudois étaient partis en nombre pour le Palatinat et le Brandebourg, soit parce qu'il avait eu besoin de ces troupes pour dompter la rébellion de ces Mondovisains, que lui-même avait naguère déchaînés contre ses paisibles sujets des Vallées.

Nombreux étaient les protestants français réfugiés en Suisse,

sans ressources, d'ailleurs braves et courageux, auxquels les Vaudois promettaient des terres dans leur pays, puisque les trois quarts de leur peuple avaient péri en l'année tragique 1686-87.

On comptait donc sur plus de 1700 hommes. Mais nous avons vu, l'an dernier, comment quelques bandes furent arrêtées en traversant les Cantons catholiques, tandis que d'autres, venant de loin et devant marcher avec mille précautions, arrivèrent trop tard.

Le 15 août étant la fête nationale suisse, le va-et-vient des Vaudois n'avait pas été remarqué. Aussi plusieurs passèrent-ils toute la journée du 16 dans le bois, en attendant leurs frères. Leur nombre grandissant finit cependant par attirer l'attention, et plusieurs habitans des villes voisines, poussés par la curiosité, commençaient à affluer avec leurs barques. Bien qu'un bon nombre manquât à l'appel, il fallait partir sans retard, avant que la police bernoise vînt les en empêcher, comme lors des deux premiers essais de rentrée.

A 9 heures du soir, au milieu d'un silence solennel, le pasteur Arnaud, montant sur une pierre moussue, que l'on montre encore dans la campagne de Sans-Souci, éleva à Dieu une ardente prière ; puis l'embarquement commença.

On n'avait pu s'assurer que quatre bateaux ; mais on réquisitionna une quinzaine d'autres barques, grandes et petites, appartenant aux curieux, et la traversée commença. Au reste, ces passeurs forcés furent largement payés, grâce à l'argent dont Guillaume d'Orange avait muni Arnaud.

La plupart s'étant soustraits à une deuxième traversée, le jour arriva avant que tout le monde eût pu passer le lac. Pressés de devancer la nouvelle de leur marche, ceux qui avaient débarqué résolurent de partir, en laissant, le cœur gros, plusieurs des leurs sur la rive suisse.

## À TRAVERS LA SAVOIE.

Ils se comptèrent. Ils n'atteignaient que le nombre de 1972, la moitié de ceux qui devaient participer à cette marche épique. Les Vaudois en formaient les six dixièmes, les Français et quelques Suisses le reste.

Nous avons pu recueillir les noms de 250 de ces héros.

Pour ne pas marcher à la débandade à travers un pays ennemi, ils se groupèrent rapidement en 19 compagnies, 5 formées de Français, les autres de Vaudois sous les capitaines Laurent

Buffa, Etienne Frache et Michel Bertin, d'Angrogne, Antoine Bellion et Baptiste Besson, de Saint-Jean, Jean Frache, de la Tour, Paul Pellenc, du Villar, Joseph Martinat et David Mondon, de Bobi, Daniel Odin, de Prarustin, Jacques Robert, de Saint-Germain, Philippe Tron Poulat, de Macel, Jacques Peyrot, de Pral, Jean Martin, d'Usseaux en Val Cluson. Une vingtième compagnie comprenait ceux qui n'avaient voulu se rattacher à aucune des autres.

Des deux officiers suisses, auxquels ils avaient offert le commandement, l'un n'avait pas osé accepter, l'autre, le capitaine Bourgeois, arrivé trop tard, tenta, avec les retardataires, une deuxième expédition. Mal organisée, elle avorta et conduisit son chef à l'échafaud.

Arnaud, qui avait été l'âme de l'entreprise, en resta donc le chef. On donna cependant le titre de commandant au notaire Turel, de Die en Dauphiné, mais à la condition de ne rien faire sans consulter les capitaines et les pasteurs, surtout Arnaud. Celui-ci avait, en effet, deux collègues dans le ministère : Cyrus Chyon, dauphinois, et Jacob Moutoux, Pragelain. Mais Chyon fut arrêté, dès le début, par les habitants d'un village où il avait été demander un guide.

On était au samedi 17 août, suivant le calendrier julien, alors encore en usage dans les pays protestants, 27 août, selon le calendrier grégorien, communément adopté aujourd'hui.

Débarqués à l'embouchure du ruisseau de Mercube, les Vaudois marchèrent résolument sur Yvoire, petite ville fermée, dont ils se firent ouvrir les portes pour la traverser. Le châtelain, qui avait allumé le signal d'alarme, fut emmené comme otage, ainsi que quelques autres gentilshommes, qu'on relâchait à mesure que d'autres prenaient leur place.

Cette mesure facilita beaucoup leur passage à travers maint village de la Savoie, dont la situation dans des gorges aurait facilement permis de les arrêter ou de leur coûter des pertes sérieuses. D'ailleurs, pour empêcher la nouvelle de se répandre, l'avant-garde veillait à couper les cordes des cloches.

Néanmoins, quand ils atteignirent le sommet du coteau des Voirons, ils durent mettre en fuite 200 paysans armés, pour pouvoir franchir le Pas de Seragons et pénétrer dans le bassin de l'Arve. Evitant le bas de la vallée, où ils pouvaient être cernés, ils se tinrent à mi-côte, franchissant vallons et coteaux, marchant ainsi, malgré la pluie, jusqu'à minuit, pour se reposer quelques heures au hameau de Cormand.

Dans cette première journée, ils avaient parcouru 39 kilomètres, sur un terrain très accidenté. Mais leur réussite dépendait de la rapidité de leur marche.

Aussi, après quelques heures de repos, repartirent-ils, toujours sous la pluie, pour descendre à Cluses, forte position dans une gorge de l'Arve. Les Clusois, tous armés, ne livrèrent le passage que sur la menace de tuer les otages. Plus loin, à Sallanches, 600 hommes gardaient un pont, où les Vaudois devaient forcément passer. Là encore leur résolution fit lever l'obstacle. Laisant alors le fond de vallée, qui les aurait amenés à Chamónix, ils errèrent sur les hauteurs par une pluie battante, souffrant le froid et la faim, tout en reconnaissant que, par le beau temps, on n'aurait pas manqué de les poursuivre. Ils étaient alors aux abords du Mont Blanc. Leur troisième journée, moins longue, fut extrêmement pénible, puisqu'ils durent franchir deux cols très élevés, encombrés de neige, que la pluie amollissait sous leurs pas. C'est dans ces conditions qu'ils s'arrêtèrent, pour la troisième nuit, aux chétifs chalets de Plan Jovet, au pied du glacier de Trélatête, dans le bassin de l'Isère.

Traversant ensuite le Col du Bonhomme (2446 m.), ils durent redescendre jusqu'à l'altitude de 850 m., au pied du Petit Saint-Bernard, pour s'élever de nouveau à 2769 m. en gravissant la rude montée du Col d'Iseran pour descendre dans la vallée de l'Arc.

## DU MONT CENIS À SALBERTRAND.

Arrivés près de Lanslebourg, en amont de Modane, ils traversèrent le Grand et le Petit Mont Cenis, où la neige les surprit. C'était le 23 août.

Mais il fallait marcher. Encore un passage, haut de 2472 m., le Col Clapier. La neige s'est changée en pluie. Mais ils vont enfin pouvoir descendre le versant piémontais des Alpes.

Espérant éviter le fort d'Exilles, qui barre la haute vallée de la Doire, ils se jettent en bas des pentes rapides du vallon de Giaglione, sans doute dans l'intention de franchir la rivière sous Chiomonte pour atteindre le Col des Fenêtres ou l'Assiette. Mais, en débouchant de ce profond entonnoir, ils trouvent sur leur passage un détachement de dragons piémontais. Le capitaine Pellenc, qui s'avance pour parlementer, est retenu prisonnier. Les autres rebroussement chemin et s'efforcent de remonter la forte pente. Mais ils sont au huitième jour de marche, après 200 kilomètres de montagne. Aussi plusieurs se laissent-ils aller à un profond sommeil, dont ils sont brusquement tirés pour

être déclarés prisonniers, et amenés à Turin, s'ils sont arrêtés par les troupes de Savoie ; la victoire de leurs frères les rendra à la liberté dans quelques mois. Cent fois plus infortunés, ceux qui tombent entre les mains des soldats français sont envoyés à Marseille pour ramer sur les galères. C'est là que le chirurgien Jean Muston, de Saint-Jean, subit, sans faiblir, les plus durs traitements pendant 25 ans, alors qu'un simple mot d'abjuration lui aurait valu la liberté.

Ceux qui réussirent à surmonter leur fatigue, après une grimpe de 1500 mètres d'altitude, virent soudain venir à leur rencontre, tambour battant, le commandant d'Exilles avec ses hommes. Il les laissa passer, à condition de ne pas attaquer le fort. Mais ce n'était qu'un guet-apens ; il se préparait à les attaquer par derrière quand ils donneraient dans les troupes qui les attendaient au passage de la Doire.

Les Vaudois avaient donc perdu une journée en allées et venues pénibles, pour se trouver ensuite entre deux feux. C'est ce qu'ils commençaient à supposer. Tout doute leur fut enlevé quand, vers le soir, sur leur demande si on pourrait trouver des vivres à Salbertrand, un paysan leur répondit : *Allez, on vous prépare un bon souper !* Du haut d'un coteau, ils ne tardent pas à apercevoir, au delà du pont, 36 feux de bivouac, qui éclairèrent la nuit d'une lueur sinistre.

Le colonel, marquis de Larrey, avait, en effet, eu le temps de faire venir de Pignerol de nombreux soldats portant, avec leurs armes, des cordes pour amener les Vaudois prisonniers à Briançon.

Ici, plus que jamais, il faut vaincre ou mourir. Nos héros serrent les rangs et, sans hésiter, marchent sur l'ennemi. Un quart d'heure après, l'avant-garde donne dans une embuscade de 200 soldats, qui leur tuent deux hommes et s'enfuient ensuite vers le pont.

Arnaud prononce une fervente prière ; puis, dans un rapide conseil de guerre, on décide d'attaquer avant que la lune se lève et révèle leur petit nombre. Il était près de minuit. Une nouvelle embuscade prend la fuite, poursuivie par les Vaudois, qui atteignent le pont en bois en même temps que les derniers fuyards. Les troupes de Larrey bivouaquent au delà du pont, mais à l'entrée de celui-ci est placé un corps de garde. La sentinelle crie : *Qui vive ?* — *Amis*, lui est-il répondu, *si on nous laisse passer.* — *Tue, tue !* s'écrie-t-il alors, et la mêlée s'engage terrible dans les ténèbres.

Les ennemis faisaient de formidables feux de file, qui auraient décimé les Vaudois si ceux-ci, prévenus, n'avaient pris la pré-

caution de se jeter par terre, pour se relever et avancer en courant avant la décharge suivante.

On en vint enfin à l'arme blanche.

Les Vaudois allèrent trois fois furieusement à l'assaut, et furent chaque fois repoussés.

Le danger devint plus pressant encore quand la garnison d'Exilles arriva par derrière ; mais l'arrière-garde, où se tenaient Arnaud et le capitaine Mondon, réussit à la tenir en échec.

À un certain moment, les plus avancés s'avisèrent de crier : *Courage ! le pont est gagné.* Bien que ce ne fût pas exact, ce cri donna de l'élan aux assaillants, en même temps qu'il en enlevait à l'ennemi. La mêlée devint épouvantable. *Les premiers, écrit un des acteurs, se trouvèrent mêlés aux ennemis ; se prenant par les cheveux, ils se tuaient avec le sabre et la bayonnette, les sabres brisant toutes les épées des Français. Plusieurs tombant pêle-mêle, on s'entretenait avec le bout du fusil contre l'estomac ; le choc était si rude qu'on voyait sortir le feu des sabres qui se rencontraient, ou qui frappaient sur les fusils.*

Les traditions de famille rapportent plusieurs épisodes de bravoure personnelle.

*Grül*, de Pral, qui devint plus tard capitaine, jeune homme d'une force prodigieuse, se fit un bouclier d'un cadavre ennemi et put ainsi avancer sur le pont.

*Pierre Pontet*, beau-frère de Mondon, le sabre à la main, ouvrait la voie à ses camarades, allant et venant jusqu'à huit fois, pour tomber enfin percé de coups.

Comme les Français se cramponnaient fortement aux garde-fous du pont, *François Brunet*, de Macel, les en détachait l'un après l'autre et les jetait dans la rivière. Ayant reçu une blessure, il finit par tomber lui-même dans la Doire. Après le combat, comme Arnaud déplorait d'avoir perdu en lui son fidèle valet et cherchait à l'apercevoir du haut du pont, Brunet, qui avait réussi à se tenir à quelques rochers, lui cria : *Je suis vivant, et j'espère en être quitte pour un œil.*

Sa place avait été prise, à droite et à gauche du pont, par *Bertoch*, de l'Albarée, dit le *Mancin* ou gaucher, et par *Pastre*, des Bégiers, chacun desquels lança à l'eau de nombreux adversaires.

Le combat avait duré deux heures.

Il y avait là le régiment d'Auvergne, 200 dragons et quatre compagnies de milices, faisant environ 2500 hommes. Larrey, trop sûr de la victoire, n'aurait eu qu'à rompre le pont pour réduire les Vaudois aux abois. Au reste il se battit vaillamment,

fut blessé au bras et dut se faire transporter à Embrun. Il avait perdu 600 soldats, 12 capitaines et plusieurs autres officiers. Quelques-uns, éperdus, se mêlèrent aux vainqueurs, à la faveur des ténèbres ; mais, comme on leur demandait le mot d'ordre, qui était *Angrogne*, nom qui leur était inconnu, ils disaient *Grogne*, et étaient aussitôt passés au fil de l'épée.

Les Vaudois avaient épuisé leurs munitions ; mais ils purent s'en refournir largement dans le camp ennemi, après quoi ils donnèrent le feu aux poudres qui restaient.

Ils ne comptaient que 22 morts et 8 blessés. Cependant les Français, qui, malgré leurs pertes, leur restaient bien supérieurs en nombre, ne manqueraient pas de revenir à la charge. Aussi les vainqueurs s'empressèrent-ils de monter le versant droit de la vallée, au clair de la lune, qui venait de se lever.

A la fatigue extrême de la veille s'était ajoutée celle d'une nuit de combat. Il n'est donc pas étonnant que, comme à la montée de Giaglione, le sommeil ait vaincu plusieurs de ceux qu'un ennemi aguerri n'avait pu vaincre. L'arrière-garde avait bien soin de les réveiller et de les faire marcher ; mais plusieurs demeurèrent inaperçus dans les sentiers à travers bois qu'ils suivaient à l'aventure.

L'ennemi, revenu sur ses pas, ne sut que trop les découvrir. Ces malheureux, joints à ceux de la veille, atteignaient le nombre de 120. Traînés à Grenoble, le Parlement les condamna à tirer au sort pour être envoyés, un tiers à l'armée, un tiers au gibet, un tiers aux galères. Les noms de ces derniers sont seuls connus.

D'autres, ne pouvant plus supporter une vie aussi rude, profitèrent de ce désarroi pour désertar. C'étaient des Français, que ne retenait pas, comme les Vaudois, l'amour du sol natal.

Bref, les deux dernières journées avaient coûté à la petite armée la perte de plus de 400 hommes, c'est à dire près de la moitié de son effectif.

## L'ARRIVÉE AUX VALLÉES.

Les autres, évitant les meilleurs chemins par crainte des embuscades, grimpèrent directement depuis le pont dans le vallon des Gorges vers les Margueries du Soï ; puis, arrivés à une certaine hauteur, ils contournèrent sur la droite les contreforts, qui descendent du Blégier et du Genevris, pour atteindre enfin le Col de Côteplane, qui relie Oulx et Pragela.

Il y avait trois jours qu'ils n'avaient pas pris un vrai repas

et qu'ils ne buvaient que de l'eau. Ayant marché toute la nuit à la lueur trompeuse de la lune dans les bois, ils étaient moulus d'épuisement.

Mais fatigue et privations furent oubliées en un clin d'œil lorsque, atteignant au point du jour l'entaille du col, ils virent se dérouler, en un vaste panorama, leurs chères montagnes, qu'ils avaient dû abandonner, trois ans plus tôt, baignées du sang de leurs frères. Aux exclamations de joie se mêlaient des larmes d'émotion pendant que chacun nommait les sommets et les croupes dont le profil lui était familier dès son enfance.

On était au dimanche 4 septembre. En attendant l'arrière-garde, Arnaud prononça une vibrante exhortation, suivie d'une ardente prière pour que Dieu bénît ce qui leur restait à accomplir.

Puis, par le Rif et l'Allevé, ils descendirent aux Traverses de Pragela. Quatre ans plus tôt, tous ces villages étaient habités par leurs frères en la foi. Mais, lors des dragonnades, les vrais fidèles avaient émigré en Allemagne, et ceux qui avaient abjuré pour garder leurs propriétés, avilis et craignant le châtement des autorités, reçurent mal nos combattants et ne leur fournirent des vivres que par force et à des prix exagérés.

Il en fut de même à Joussaud, où nos héros achevèrent cette journée de repos, pour se préparer à forcer le lendemain l'entrée du Val Saint-Martin.

Au matin du 5 septembre, la pluie retarda le départ. Lorsqu'enfin ils arrivèrent au pied du Col du Pis, ils trouvèrent des troupes piémontaises en ordre de bataille. Ils se divisèrent alors en trois bandes, pour les attaquer de front et sur les flancs.

Aux premiers coups de fusil des Vaudois, l'ennemi prit la fuite, en dépit de sa position avantageuse. Cette conduite, que les troupes de Savoie tinrent encore en d'autres occasions, a fait croire que le duc Victor Amédée, las du lourd protectorat de Louis XIV et déjà en secrets pourparlers avec les ennemis de la France, n'était pas mécontent que l'arrivée de ces hardis montagnards vint créer des embarras au général Catinat.

Le brouillard, qui enveloppait la montagne, empêcha la poursuite de l'ennemi et permit aux exilés de descendre inaperçus jusqu'à l'Alp du Pis, où ils s'emparèrent d'un troupeau de brebis, qui leur fournirent enfin une nourriture substantielle. Ils s'y attardèrent si bien que ce fut à la lueur des flambeaux qu'ils reprirent la marche, pour s'arrêter bientôt aux chalets du Clô da' mian. Comme ceux-ci étaient la plupart en ruines, nos guerriers passèrent la nuit sous la pluie, autour de petits feux qu'ils s'efforçaient d'entretenir.

Au matin, peu d'instant leur suffirent pour atteindre la Bal-

sille, le premier hameau de leurs Vallées, que leurs exploits allaient bientôt rendre célèbre. Après s'être restaurés une bonne partie de la journée, ils descendirent pour la nuit à Champ la Salse et dans les hameaux des environs.

Le lendemain, ils montèrent au Coulet des Fontaines, où ils se divisèrent en deux bandes, dont l'une descendit sur le hameau de ce nom, tandis que l'autre gravit le Col de Serveil pour traverser le vallon de Rodoret et s'assurer qu'il n'y eût point d'ennemis. Au reste, ils apprirent que le marquis de Parelle, après l'abandon du Col du Pis, avait posté ses troupes au Col du Clapier et au Perrier.

Ils se retrouvèrent tous aux Guigou de Pral.

Le temple de cette paroisse, qui subsiste encore, était le seul qui, au lieu d'être démoli en 1686, eût été transformé en église romaine. On s'empressa d'en enlever les oripeaux de ce culte, puis, comme il ne pouvait contenir tous les présents, Arnaud se plaça sur la porte et prêcha sur le Psaume 129°.

C'était le prélude du rétablissement de la prédication évangélique dans les Vallées; cette pensée réconforta les présents et les anima en vue de l'occupation du Val Luserne.

C'est dans ce but qu'au matin du 9 septembre ils se dirigèrent vers le Col Julien, après s'être groupés à l'intérieur et autour du temple pour la prière. Un sergent, qu'ils surprirent à la Frouillario, au bas du vallon du col, leur apprit que celui-ci était gardé par 200 grenadiers, et que tout le régiment des Gardes était attendu. La même tactique qu'au Col du Pis fut adoptée, et avec le même résultat : une retraite précipitée des défenseurs dans le brouillard, après quelques décharges de fusil. Seule la sentinelle fut tuée. Les Vaudois y perdirent le vaillant Josué Mondon, frère du capitaine.

L'ennemi se retira par le Coulet de la Faure sur Villeneuve, d'où il descendit au Villar par l'Envers, sans informer de la chose ceux qui gardaient la Grande Aiguille et le Serre de Cruel, ni même ceux de Bobi. C'est au premier de ces postes, témoin de la résistance victorieuse de Mondon, en 1686, que les vainqueurs passèrent la nuit.

Le temps s'étant enfin remis au beau, le lendemain, au point du jour, en trois bandes marchant parallèlement à mi-côte, ils atteignirent le Serre de Cruel et la Sarcenà, pendant que l'ennemi fuyait devant eux. N'osant s'aventurer dans la vallée par crainte d'une surprise de cavalerie, nos héros défirent le corps de garde de Sibaud et y passèrent la nuit.

Au matin, en deux bandes, ils parcoururent la *costière*, mettant en fuite les dernières sentinelles, ainsi que les Savoyards,

qui occupaient leurs propriétés, achetées à vil prix au fisc. Ils purent alors descendre à la Ville de Bobi et se refournir de vivres. Par prudence, ils remontèrent pour la nuit à Sibaud, au Puy et aux environs.

### LE SERMENT DE SIBAUD.

Le lendemain, 11 septembre, dimanche, fut un vrai jour de repos. Sur une chaire improvisée, formée par une porte placée sur deux rochers, le pasteur Moutoux prononça une prédication



Le monument de Sibaud.

pleine d'encouragements, mais aussi de pressantes exhortations à éviter les excès, dont il y avait eu quelques cas la veille, au pillage de Bobi.

Puis on prêta le Serment de Sibaud, bien connu aujourd'hui, grâce aux vers d'Alexis Muston et à la mélodie, non moins inspirée, d'A. Bost. Tous les présents s'engageaient à maintenir l'honneur de Dieu, à demeurer unis, à ne traiter avec l'ennemi que d'un commun accord, à consigner tout le butin, à obéir aux supérieurs, et ceux-ci à demeurer fidèles à leurs subordonnés.

Quand Arnaud eut fini de lire le formulaire qu'il avait rédigé, tous, « la main levée à Dieu », prononcèrent solennellement ces

mots : *Ainsi nous le promettons, jurons et voulons observer de bonne foi jusques à la fin de nos jours.*

On fit ensuite l'inventaire du butin, qui fut réparti équitablement, et on nomma quatre trésoriers et deux secrétaires.

La division en compagnies, faite hâtivement en débarquant en Savoie, n'avait plus lieu d'être.

Pellenc et la plupart des capitaines français avaient été faits prisonniers ou avaient déserté. Il fut fait un remaniement, dont nous ne connaissons pas les détails, sinon que, à côté d'Arnaud, le commandement en chef « pour l'état de guerre » fut confié à Pierre Odin, d'Angrogne, avec le grade de major et l'assistance d'un aide-major.

Ici se termine cette marche héroïque, que Napoléon, qui s'entendait en hommes, admirait sans réserve. Et tandis que cette poignée de héros luttait désespérément sur les rochers des Alpes, les yeux de toute l'Europe étaient tournés vers eux, les journaux de Genève et de Suisse, de France, de Hollande, d'Angleterre, comme ceux de Venise, étaient à l'affût de leurs nouvelles, et leurs exploits étaient l'objet d'une correspondance active entre les gouvernements de ces Etats.

Les Vaudois devront encore lutter pendant huit mois dans leurs montagnes, poursuivant ou poursuivis d'une vallée à l'autre, traverser un hiver rigoureux sur les rochers de la Balsille, y repousser trois rudes assauts, puis, au moment où tout semblera perdu, par un changement subit sur la scène du monde, leur souverain, qui avait juré leur perte, leur offrira la paix pour qu'ils l'aident à faire repasser la frontière à leur ennemi commun.

Ces événements pleins d'intérêt, que nous rappellerons, Dieu voulant, une autre année, ont pour point de départ la marche audacieuse, préparée par Janavel et Arnaud, et que nous n'avons pu qu'esquisser à grands traits.

On ne saurait exagérer la foi et la sagesse de ceux qui l'ont organisée, le courage et l'endurance de ceux qui l'ont exécutée.

Munis d'un sabre et d'un long et lourd fusil, plusieurs aussi de la cuirasse et du pistolet, outre les munitions et les vivres, un officier italien, le colonel Gallet, a calculé que la charge de chacun d'eux était de plus de 50 kilos. Le capitaine Tron Poulat avait même avec lui son jeune fils, qu'il fallut soulever sur les épaules.

C'est dans ces conditions que, par la pluie et la neige, n'ayant pas toujours la nourriture nécessaire ou le temps de prendre leur repas, ils traversèrent, souvent sans route, plusieurs des montagnes les plus pénibles à parcourir, et cela pendant douze journées consécutives.

Nous, les descendants de ces héros, auxquels ils ont transmis les Vallées qu'ils ont reconquises par leur vaillance, montrons-nous dignes de tels aïeux, aimons comme eux ce pays que Dieu leur a rendu et nous a conservé, ne nous laissons pas dépouiller de cet héritage par l'apparence d'une vie plus facile, et surtout maintenons-y, par notre conduite et notre témoignage, la connaissance du pur Evangile et la liberté de conscience, pour laquelle notre Eglise a poursuivi une lutte plus de sept fois séculaire.

Et que Dieu nous soit en aide !

JEAN JALLA.







TORRE PELLICE  
TIPOGRAFIA ALPINA